

Perspectives historiques sur la formation théologique protestante et évangélique, du XVI^e au XX^e siècle

Résumé : L'article se propose de faire un état des lieux historique de la formation théologique protestante, sous la forme de quatre clichés historiques : premièrement au XVI^e siècle, avec le manque criant de formation des clercs comme l'une des causes de la Réforme ; deuxièmement, la naissance du piétisme, avec les critiques de Spener sur la formation des pasteurs ; troisièmement, le réveil du XIX^e siècle, avec le maintien de la formation des pasteurs, malgré les possibles signes précurseurs d'une attitude plus réservée à l'égard de la formation théologique ; quatrièmement, la querelle fondamentaliste/moderniste du début du 20^e siècle, avec la montée en puissance de l'anti-intellectualisme. L'auteur montre ainsi l'exception historique que constitue le rejet de la formation durant cette dernière période.

Abstract : By way of four historical "snapshots", this article examines how theological education has been understood at different points of time in various Protestant traditions. The following examples are highlighted: (1) Response to a lack of theological education for priests was an important driving factor during the Reformation period; (2) Via Spener, Pietism critiqued what theological education had become in the Lutheran tradition; (3) 19th century revival movements maintained the importance of theological education while at the same time indicating a certain ambivalence; (4) the fundamentalist/modernist schism at the beginning of the 20th century gave birth to a strong "anti-intellectual" bias in many Evangelical circles. The author thus demonstrates that 20th century rejection of theological education is an exception in Protestant history.

La méthode choisie pour cette présentation est celle d'un astronaute-photographe, de quelqu'un qui, tout en voyant beaucoup, voit de très loin. Pour

aborder l'espace chronologique suggéré, nous sommes obligés de prendre la hauteur, essayant de voir une situation d'ensemble sans s'encombrer de trop de détails. Pour rendre compte de cet ensemble vaste de cinq siècles, la seule possibilité est de prendre quelques photos représentatives, à des époques différentes, tout en espérant que ces images seront celles qui conviendront le mieux.

Première photographie : le siècle des réformes

Première grande remarque : le manque d'une bonne formation des clercs fut l'une des causes de la naissance des mouvements réformateurs au XVI^e siècle.

Le manque de formation des clercs, pourtant appelés à prêcher et à enseigner, était souvent vilipendé à la fin du Moyen Âge, notamment par les humanistes¹.

L'impulsion pour un renouveau du savoir, pour le « retour aux sources », vint en très grande partie de l'humanisme et de personnes clés comme Érasme de Rotterdam. Une partie de la réforme concernait tout simplement l'instruction : l'instruction théologique et l'instruction générale des populations.

Tout au long du XVI^e siècle, un effort remarquable se déploie en faveur de l'éducation. L'engagement des humanistes en ce domaine est bien connu. Ils ne se sont pas contentés d'éditer les sources classiques, mais se sont souciés de former les hommes².

Cet intérêt pour la formation, ce retour aux sources, se trouve donc au cœur des réformes protestantes. N'oublions pas non plus le monde catholique, où l'humanisme et la création de nouveaux ordres religieux, tels les Jésuites, contribuent à une meilleure formation des prêtres, surtout après le concile de Trente. Autrement dit, toutes les réformes du XVI^e partagent le souci d'une meilleure formation théologique³. Aux yeux de tous, l'état critiquable de l'Église résultait en partie d'une formation théologique déficiente.

N'oublions pas que Martin Luther était docteur en théologie et professeur de théologie. Les thèses sur les indulgences ont été adressées à un public universitaire. Très rapidement, des lieux de formation théologique voient le jour. Dès

¹ Cité dans Bernard LAURET, sous dir., *La Théologie, une anthologie*, tome III, *Renaissance et réformes*, sous dir. Nicole LEMAITRE et Marc LIENHARD, Paris, Cerf, 2010, p. 22.

² *Ibid.*, p. 21. « Souvent influencés par l'humanisme, les réformateurs protestants, mais aussi les tenants de l'Église traditionnelle, vont œuvrer chacun de leur côté avec zèle pour une meilleure formation. Celle-ci ne devait pas se limiter à ceux qui étaient appelés à exercer des ministères ecclésiastiques, mais s'étendre à tous les fidèles » (p. 22).

³ « D'où l'effort déployé au XVI^e siècle pour imposer une formation universitaire aux futurs pasteurs dans l'espace protestant, ou pour élever le niveau de la formation du clergé catholique dans les séminaires, à la suite du concile de Trente » (*ibid.*, p. 21). Nous sommes malheureusement obligés d'exclure les mouvements anabaptistes de cette remarque. Leurs premiers dirigeants étaient souvent humanistes universitaires (Conrad Grebel, Felix Mantz), prêtres ou moines (Michael Sattler, Menno Simons) ou même docteur en théologie (Balthasar Hubmaier). Cependant, le rejet et l'exclusion dont ils étaient l'objet de la part des réformés, luthériens et catholiques, exclurent la possibilité de formation théologique pendant de très longues années.

ses premières années à Zurich, Ulrich Zwingli met en place une institution de formation qui deviendra un modèle pour le monde protestant en train de naître⁴.

Les leçons publiques de théologie (« Prophétie »), destinées à former les anciens clercs devenus pasteurs, s'institutionnalisèrent en écoles de théologie, à Zurich, à Strasbourg (1538), à Berne (1533), à Lausanne (1547) et à Genève (1559)⁵.

Selon Olivier Millet, « avec la création de l'académie de Genève, le calvinisme offrit aux Églises réformées un modèle à la fois d'organisation et de contenu de l'enseignement universitaire, théologique en particulier⁶ ».

À Genève, le modèle en la matière, les cours de la *schola privata*, école latine secondaire, dispensaient un enseignement classique (littérature latine, rhétorique) et religieux : les futurs pasteurs et les futures élites civiles reçoivent la même formation et partagent la même culture⁷.

Devenir pasteur était un processus exigeant :

Dès lors un cursus se fixe : d'abord le collège (pour apprendre le latin et le grec) et l'académie (pour étudier l'hébreu, l'Écriture sainte, la théologie et la philosophie) ; puis l'étudiant devient « proposant », c'est-à-dire stagiaire, dans une Église où on l'occupe à enseigner le catéchisme, visiter les malades etc. Il subit un examen devant le colloque ou le synode provincial et il prononce un sermon devant un jury. Au terme de quoi, s'il est reconnu apte, le voici ordonné ministre⁸.

Ce modèle se répand un peu partout en Europe et ailleurs : le puritanisme anglais amènera avec lui l'importance de la formation théologique dans les colonies de l'Amérique du Nord⁹.

Cette première photographie nous montre tout simplement que les réformes du XVI^e siècle sont inséparables d'un souci réel pour la formation théologique.

Deuxième photographie : le piétisme de Spener

Notre deuxième photographie est prise à l'époque du renouveau protestant appelé piétisme, qui survient à la fin XVII^e et pendant le XVIII^e siècle. Le piétisme

⁴. « Dès le temps de Zwingli, la *Prophezei* réunissait chaque matin les pasteurs de la ville et des environs pour entendre expliquer un texte biblique à partir du grec et de l'hébreu. Cela a donné naissance à des cours publics suivis par des jeunes gens issus du collège, qui se destinent au ministère » (Marc VENARD, « La vie des chrétiens », in Marc VENARD, sous dir., *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, tome VIII, *Le temps des confessions (1531-1620/30)*, sous dir. Jean-Marie MAYER, Charles PIETRI, André VAUCHEZ, Marc VENARD, Paris Desclée, 1992, p. 892).

⁵. Oliver MILLET, « Les Églises réformées », in *ibid.*, p. 107

⁶. *Ibid.*, p. 107.

⁷. *Ibid.*, p. 107.

⁸. VENARD, « *La vie des chrétiens* », p. 892.

⁹. « Six ans à peine après le début de la colonie du Massachusetts (fondée en 1630), les puritains prirent la décision de fonder une Université. Elle ouvrit ses portes en 1638 et prit le nom de Harvard » (Jean-Paul WILLAIME, « Éducation », in Pierre GISEL, sous dir., *Encyclopédie du protestantisme*, 2^e édition, Paris, PUF, 2006, p. 410).

allemand est né dans la période qui suit la Guerre de Trente ans, et appelle à un renouveau du luthéranisme. Le problème est celui d'une orthodoxie qui s'est desséchée, qui est devenue formelle et polémique, en partie à cause de la manière dont les pasteurs sont formés. Le remède proposé : un retour à la Réforme, un retour à l'Écriture, l'introduction d'une foi plus personnelle et vécue, un accent sur la conversion, une forme de christianisme pratique, l'amour visible dans la vie des disciples. Ce remède est proposé par un pasteur alsacien, docteur en théologie, Philippe Jacques Spener.

L'ouvrage clé de Spener, les *Pia desideria*, rédigé en 1675, fait le point, de manière critique, sur le luthéranisme allemand et rappelle les raisons d'espérer une amélioration, énumérant en même temps des moyens pratiques pour œuvrer en vue des changements souhaités.

Spener est plutôt critique à l'égard des pasteurs :

Ils ont bien appréhendé dans l'Écriture la vraie doctrine, ils y adhèrent aussi et savent l'exposer à d'autres, mais ils ont seulement appris la lettre de l'Écriture, sans l'action du Saint-Esprit¹⁰.

Nous sommes aussi à l'époque de controverses théologiques amères entre catholiques, luthériens et réformés. D'après Spener, le rôle du pasteur se limite trop souvent à savoir la bonne doctrine et à avoir raison contre les autres.

De nombreux [théologiens] misent presque tout sur les controverses : et ils pensent qu'il suffit, pour que notre cause soit bien menée, d'avoir réponse aux erreurs des papistes, réformés, anabaptistes, etc.

Spener et le piétisme ne mettent nullement en cause la formation théologique en tant que telle. Oui, elle doit être revue et corrigée, mais elle est appelée à être l'un des véritables moteurs du renouveau. Voici quelques suggestions concernant la formation des pasteurs :

La fonction des prédicateurs a inévitablement la plus grande part dans toutes ces choses concernant l'amélioration de l'Église¹¹.

Ainsi, un grand pas vers l'amélioration de l'Église, et même une nécessité absolue, serait de n'appeler à cette fonction que ceux qui y seraient aptes... Ce sont en effet les fautes commises dans l'exercice de la profession qui sont une cause non négligeable des déficiences qui existent dans l'Église (p. 79).

Or, si l'on doit appeler des personnes compétentes pour le service dans l'Église, il faut avoir de telles personnes et, donc, en former dans les écoles et les universités (p. 79).

¹⁰. *Pia desideria*, traduction de Anne-Marie Lienhard, notes et préface de Marc Lienhard, Paris, Arfuyen, 1990, p. 22.

¹¹. Les citations suivantes viennent de la 5^e section des *Pia desideria*, la partie qui concerne directement la formation théologique, ici la p. 78.

Perspectives historiques sur la formation théologique protestante et évangélique,

Pour Spener, la formation sera plus qu'intellectuelle, et peut-être pas d'abord intellectuelle.

Les professeurs peuvent contribuer fortement à la vraie amélioration par leur exemple... s'ils se présentent comme des gens qui sont morts au monde, qui ne cherchent en rien leur propre honneur, leurs avantages ou leur plaisir, mais qui, en toutes choses, ne recherchent que la gloire de Dieu et le salut de ceux qui leur sont confiés, et qui organisent toutes leurs activités dans ce but : études, publications de livres, cours, séminaires, séances de controverses (p. 79).

La théologie est d'abord un exercice pratique, et tout doit y être orienté vers la pratique de la foi et de la vie (p. 80).

Voilà le fondement qu'il faudrait poser auprès des étudiants en théologie : dès les premières années de leurs études, il faudrait qu'ils soient convaincus qu'ils doivent mourir au monde et mener la vie de ceux qui, plus tard, devront développer un exemple pour le troupeau (p. 82).

Car ce qui est sûr, c'est qu'un homme qui aime Dieu de tout cœur, même s'il est moins doué, sera plus utile, avec ses moindres talents et ses études moins poussées, qu'un énergumène mondain doublement docteur et plein de vanité, qui certes est un puits de science mais n'est pas instruit de Dieu (p. 83).

La formation ne sera pas la même pour tous.

Les professeurs devraient bien réfléchir, en mettant à profit leur savoir-faire, quelles sortes d'études seraient utiles et nécessaires à chaque étudiant, selon sa tournure d'esprit, selon son pays d'origine, selon l'espoir ou non d'une promotion, ou d'autres critères de ce genre (p. 84).

En recommandant la lecture des écrits de Tauler et de *L'Imitation de Jésus Christ*, Spener recommande aussi l'apprentissage des disciplines spirituelles par les étudiants :

Il faudrait réfléchir à la manière de mettre en œuvre toutes sortes d'exercices par lesquels l'âme s'habitue aux choses qui ont trait à la pratique et à l'édification personnelle, et y soit exercée. C'est pourquoi je souhaiterais non seulement que ces matières soient traitées assidûment dans certains cours et qu'on les inculque aux étudiants... j'aimerais aussi qu'on leur indique comment s'adonner à de pieuses méditations, comment mieux se connaître en s'examinant soi-même, comment résister aux désirs de la chair, comment mourir au monde en toute choses (d'après la règle de saint Augustin) (p. 87).

Ce piétisme a contribué à ce que les historiens appellent le « premier grand réveil », mouvement qui traverse plus ou moins le XVIII^e siècle en Europe et en Amérique du Nord. Ce vaste courant n'était pas allergique à la formation théologique : Spener, John Wesley, le comte Zinzendorf, George Whitefield, Jonathan Edwards, ont tous considéré la théologie et des pasteurs formés comme un élément fondamental pour le renouveau de l'Église, et disons aussi, tout simplement pour son fonctionnement normal.

Troisième photographie : le réveil du XIX^e siècle

Il en fut de même pour le « deuxième grand réveil » du XIX^e siècle. Si la Révocation de l'Édit de Nantes avait empêché l'influence du premier mouvement piétiste et wesleyen en France, le deuxième est entré en France via la Grande Bretagne et la Suisse au début du XIX^e siècle. Cette fois-ci, le problème n'était plus une orthodoxie desséchée ou trop polémique, mais une théologie syncrétiste issue des Lumières. Le Réveil devient, dans ce contexte, l'effort visant à revenir à l'orthodoxie des réformateurs, même si certains aspects de la théologie et de la piété du réveil n'auraient pas été acceptables pour Luther ou Calvin.

Qu'en est-il de la formation théologique dans ce contexte ? Pour Émile Léonard, ce réveil est parti du monde académique.

C'est pourtant de l'ancienne Académie de Calvin que sortit le Réveil suisse, et cette origine universitaire – qu'il eut ainsi en commun avec la Réforme, le méthodisme, les mouvements d'Oxford et plusieurs autres renouveaux spirituels – influa grandement sur son avenir en lui assurant une tenue remarquable. Il fut cependant, en ses débuts, l'œuvre d'étudiants piétistes¹².

Si le Réveil suisse est né dans l'Académie de Genève, il s'agit cependant d'un mouvement critique et d'une période polémique très difficile, ce qui est presque toujours le cas dans les périodes de renouveau. Pierre-Yves Kirschleger décrit ce réveil genevois

comme l'expression de « jeunes gens en colère », comme la révolution de la jeunesse, marquée par l'hostilité des étudiants contre les professeurs, des jeunes pasteurs contre leurs collègues installés¹³.

En général, ce réveil a été très favorable à l'éducation, comme les travaux récents d'Anne Ruolt¹⁴ sur les écoles du dimanche ou le roman d'Isabelle Olekhnovitch¹⁵ le démontrent. Cependant, nous entendons dans les propos d'un Félix Neff des remarques qui sont peut-être le début d'une attitude plus négative envers la formation théologique qui caractérisera le monde évangélique à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Neff n'était pas lui-même formé, mais il envoyait les jeunes à la Faculté de Montauban.

Sachant par expérience qu'« un évangéliste sans titres est bien défavorablement placé pour

¹² Émile G. LÉONARD, *Histoire générale du protestantisme*, tome III, *Déclin et renouveaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964 (1^{re} édition Quadrige, 1988), p. 190.

¹³ Remarque de Pierre-Yves Kirschleger dans sa préface de la nouvelle édition de S. LORTSCH, *Félix Neff, L'apôtre des Hautes-Alpes*, nouvelle édition, Éditions Ampelos, 2010 (p. 16).

¹⁴ Anne RUOLT, *La petite école des deux cités, genèse et contribution du mouvement des Ecoles du Dimanche au développement de l'éducation populaire en France de 1814 à 1902 : un modèle d'éducation « pan-anthropique »* (sous la direction de Loïc CHALMEL), thèse soutenue à l'Université de Rouen, septembre 2010.

¹⁵ Isabelle OLEKHOVITCH, *Tu seras Maître d'école*, Carrières-sous-Poissy, La Cause, 2006.

Perspectives historiques sur la formation théologique protestante et évangélique,

remplir sa mission dans l'état où en sont les choses sur le continent », il recommanda à ses élèves de ne pas tarder à se rendre à Montauban¹⁶.

Voici un extrait d'une lettre de Neff adressée à ses étudiants :

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes chers amis, combien je suis réjoui de vos succès. Vous voilà donc en théologie ; et dans peu de temps vous pourrez commencer à prêcher en qualité de proposants. Cependant, mes chers amis, dans mes actions de grâces à notre bon Dieu, je crois devoir le supplier de vous préserver de l'orgueil ; je le prie surtout de vous garder au milieu des nombreuses tentations qui vous entourent. Rappelez-vous que la plupart des choses qu'on vous enseignera sont d'une faible utilité dans l'œuvre de Dieu, et qu'il en est même qui sont plus propres à enfler le cœur et à détruire la simplicité de la foi qu'à l'édifier. Il est à désirer que vous puissiez vous occuper de ces choses comme un chimiste manie des poisons.

Pour Neff, si l'éducation générale semble être très utile, c'est moins le cas de la formation théologique.

Soyez donc savants dans les langues, apprenez les mathématiques, l'histoire, les sciences naturelles autant que vous le pourrez, et faites servir ces connaissances au règne de Dieu. Mais en fait de métaphysique et surtout de théologie proprement dite, vous avez bien peu à recevoir de vos semblables¹⁷.

Quatrième photographie : l'anti-intellectualisme du début du XX^e siècle

Des événements et des tendances trop complexes pour être explicitées ici aboutissent à une culture évangélique plutôt anti-intellectuelle au début du XX^e siècle. Les facteurs exclusivement théologiques ne sont d'ailleurs pas les seules causes de cette tendance.

Par exemple, aux États-Unis, une sous-culture évangélique très puissante va progressivement se mettre en place pendant le XIX^e siècle. Cette « sous-culture » reflète la culture dans son ensemble et pourrait être qualifiée de « populisme religieux »¹⁸. La recherche de la nouveauté et le rejet du passé et de la tradition en deviennent des éléments importants¹⁹. Les chrétiens évangéliques veulent des dirigeants « sans prétention », une théologie simple et évidente, des Églises gérées localement.

Les pasteurs sans formation (une nouveauté) utilisent plutôt leurs capacités de persuasion orale pour asseoir leur autorité. Ils considèrent que les pasteurs formés font partie d'une élite intellectuelle. Au fur et à mesure que le XIX^e siècle

¹⁶ LORTSCH, *op. cit.*, p. 227. Une faculté de théologie réformée a été mise en place à Montauban par Napoléon vers 1810.

¹⁷ *Ibid.*, p. 228-229.

¹⁸ Les remarques suivantes dépendent du travail de Nathan HATCH, *The Democratization of American Christianity*, Yale, Yale University Press, 1989.

¹⁹ Ce rejet démontre l'influence des Lumières dans le développement de cette sous-culture.

avance, les mouvements de sainteté insistent sur le travail immédiat du Saint-Esprit, avec l'implication que tout ce dont un pasteur aurait besoin serait cet Esprit, qui, lui, n'a besoin ni du passé, ni des études, ni de la théologie.

Puis arrive la confrontation amère entre « fondamentalistes » et « modernistes », qui atteint son point culminant dans les années 1920. De plus en plus, la théologie et la formation théologique se trouvent du côté universitaire et « libéral », tandis qu'en réaction (et pour des raisons différentes), les fondamentalistes et le pentecôtisme soulignent les dangers de la théologie. Suivre une formation théologique serait, dans cette perspective, la meilleure manière de perdre la foi.

Selon Mark Noll, le fondamentalisme a su souligner des éléments cruciaux de la foi biblique face aux mises en cause de la pensée moderne. Mais il a aussi renforcé l'anti-intellectualisme des milieux évangéliques²⁰. Autrement dit, pour la première fois depuis le XVI^e siècle, une aile importante du protestantisme laisse derrière lui un élément clé de la tradition qu'il prétendait défendre. Pendant la première moitié du XX^e siècle, toute une série d'éléments théologiques ont convergé dans le monde évangélique pour affirmer qu'être spirituel, c'était ne pas s'intéresser au monde, que si l'on voulait être saint et juste, l'intellect était dangereux et qu'un théologien ne pouvait guère être spirituel. De telles attitudes ont renforcé le pouvoir de pasteurs populistes, promulguant en même temps l'idée selon laquelle l'absence de formation théologique est une aide pour mieux comprendre l'Écriture, puisqu'en n'étant pas exposé aux erreurs du passé, on évitait d'être contaminé²¹.

Remarques de conclusion : une faculté pour tous les évangéliques

Tout au long de son histoire, l'Église a reconnu l'importance de la théologie et de la formation de ses pasteurs, anciens, diacres et membres de base. Nous avons vu que la Réforme du XVI^e siècle a mis en place toute une série d'institutions de formation théologique, que le premier piétisme et le premier grand réveil trouvent leur origine chez des pasteurs formés qui voulaient eux-mêmes renouveler la formation théologique universitaire. Le Réveil du XIX^e siècle n'était pas non plus hostile à la formation théologique ; au contraire, la plupart de ses acteurs avaient eux-mêmes été bien formés. Ce n'est que dans une période

²⁰ Mark NOLL, *The Scandal of the Evangelical Mind*, Grand Rapids, Eerdmans, p. 115.

²¹ « A brisk antitraditionalism also energized Lewis Sperry Chafer's [premier président du Dallas Theological Seminary] efforts at understanding the Scriptures. Chafer reportedly felt that his lack of formal theological training was an asset to his work as a theologian, because by not examining what others had done, he was preserved from their errors » (*ibid.*, p. 128).

beaucoup plus récente de l'histoire protestante que la formation théologique semble avoir été mise en cause.

Si nous pouvons chercher à comprendre cette mise en cause, il ne me semble pas sage d'en rester là. Ainsi, la création de facultés de théologie dans les milieux évangéliques est au contraire un élément fondamental pour la santé et le fonctionnement des Églises concernées. Surtout dans une époque où de plus en plus de membres des Églises évangéliques ont une formation solide dans leur domaine de travail, il serait dommage que les pasteurs et prédicateurs soient les seuls à ne pas être formés.

Si, comme à certaines époques de l'histoire, la formation théologique aboutissait à créer une forme d'élitisme, il faudrait évidemment réagir. Mais l'écueil contraire, le « populisme » ou l'anti-intellectualisme, est aussi à combattre. Tout au long de l'histoire de l'Église, les meilleurs théologiens ont été des personnes formées, ayant des responsabilités pastorales et un enracinement spirituel profond.

Quelques remarques pour terminer. Ce colloque se fait en lien avec la mise en place du Conseil National des Évangéliques de France (CNEF), effort récent et important pour promouvoir l'unité évangélique. Le monde évangélique grandit et prend de la maturité dans l'Europe francophone. Il serait évidemment souhaitable qu'une faculté de théologie et la formation qu'elle dispense contribuent à l'unité des Églises qui la soutiennent. Telle a toujours été la vision de la Faculté Libre de Théologie Évangélique (FLTE) et telle doit-elle rester dans l'avenir. Il nous semble que le moment est propice pour réfléchir à la manière dont une faculté inter-dénominationnelle peut contribuer à cette unité.

Les photographies qui viennent d'être présentées n'ont pas montré les séparations et les dégâts produits à chaque époque abordée. Elles ont aussi fait abstraction des courants, des controverses et des schismes qui ont traversé le monde protestant et évangélique. Nous avons surtout parlé de protestants ou d'évangéliques, et non pas des courants entre lesquels ont eu lieu des débats parfois féroces : réformés, méthodistes, arminiens, mouvements de sainteté, pentecôtistes, anabaptistes, baptistes, libristes, charismatiques, Armée du Salut. Le CNEF cherche à créer des ponts et un monde évangélique plus harmonieux, visible, lisible et uni. Il y a un siècle, plusieurs des courants qui sont aujourd'hui au sein du CNEF n'auraient pas pu se reconnaître. Ce n'est plus le cas.

Nos histoires nous lèguent une question importante : comment enseigner la théologie à des étudiants qui viennent de tous ces milieux ? Comment faire face aux débats actuels, aux débats du passé ? Ce n'est certainement pas en

faisant abstraction du passé, ou en prétendant qu'un des courants représente le mieux *la* théologie évangélique. La constitution du CNEF n'implique-t-elle pas une faculté où les théologies réformée, pentecôtiste, wesleyenne et anabaptiste pourront cohabiter et dialoguer véritablement, avec respect et honnêteté, sans que l'une ou l'autre puisse se prendre comme normative pour l'ensemble ? Il me semble qu'au stade actuel de l'évolution du monde évangélique, l'unité passera aussi par ce chemin. L'Église qui « se réforme continuellement »²² ne peut pas s'épargner le regard parfois douloureux de l'autocritique.

Le souci de l'unité évangélique ne peut pas non plus se passer d'un véritable souci pour l'unité chrétienne dans son sens plus large, même si c'est difficile. Le but des réformateurs du XVI^e siècle n'était pas la mise en place d'Églises nouvelles, mais la réforme de l'Église dans son ensemble. Une telle vision relève probablement de l'eschatologie, de l'espérance, mais l'espérance de l'Évangile que nous portons est aussi un moteur pour ce que nous faisons ici et maintenant.

Neal BLOUGH

²². *Ecclesia reformata semper reformanda.*